

20. La chasse au blaireau

Amathia, dans l'état de rage que vous imaginez, s'en alla finir de souiller son bel uniforme blanc en allant frapper chez Spalardo. Cela tombait bien, ce dernier s'était vu encaisser deux butts sans trouver la parade, avec son tripot mis sous clef et la traite des minots en arrêt de jeu. Il se demandait s'il n'avait pas vu trop grand et s'il n'eût pas mieux fait de se contenter d'empocher l'argenterie avant de foutre son camp.

Il était près de le faire lorsque déboula Amathia qui lui remonta les bretelles pour lui remettre les burnes en place : ils avaient de grandes choses à œuvrer ensemble, Amathia le lui garantissait, tout en le rassurant sur la nature et la minceur du bénéfice qu'elle escomptait tirer de leur collaboration.

Spalardo jugea Amathia trop chtarbée pour lui raconter des charres, il lui fit donc confiance comme il était accoutumé à le faire : le doigt sur la détente.

- Mais avant, dit Amathia, j'ai un compte à régler avec ces connards. Ils manquent de distraction, je vais leur en donner ! Donne-moi quelques jours ! Ferme bien ta porte, je vais leur faire visiter le navire !
- Quelques jours, s'écria Spalardo, je serai loin, après-demain !
- Qu'as-tu d'autre à faire ? On ne fait que des ronds dans l'eau ! Fais le mort, fais-toi oublier et attends !

Arrêtons-nous tout d'abord sur le terme « connards », employé par Amathia pour désigner les passagers du « Belétron ». Avait-elle la compétence, je dirai même la légitimité, pour l'employer et mettre dans le même sac tous ces pauvres bougres qui n'avaient jamais rien demandé d'autre que de partir en croisière, en rognant sur l'argent des commissions ? N'aurait-elle pas pu employer un terme plus générique, du genre « individu », pour les désigner ?

Voyez, je me suis trahi moi-même car j'ai mis le mot au

singulier. Il ne faut pas se voiler la face, l'individu est solitaire. Au pire, il est en couple. Allez, je vous le laisse à quatre. Dès que vous le mettez au pluriel, cela devient une bande dans laquelle il est impossible de déterminer en même temps la vitesse à laquelle il réfléchit et sa position sur les grands problèmes humains. Tous les psychiatres quantiques vous le confirmeront.

Cette indétermination conduit à admettre que, dès qu'on rajoute un individu à une bande de quatre amis, nous n'avons plus cinq individus mais une troupe qui ne réfléchit plus et qui se fout de tout. Entité définie par la philosophie quantique par le terme « bande de connards ». CQFD.

Et des connards, je peux vous assurer qu'il n'en manquait pas ! De toute marque, de tout poil et de toute catégorie. Permettez que je vous les présente.

Il y avait, tout d'abord, les méchants connards qui n'ont de limite que les connards plus puissants qu'eux. En fait, ils ne sont méchants que parce que leur physique le leur permet. Si ce n'était leur mâchoire carrée, leur cou de taureau et leurs poings à écraser les noix, ils ne seraient, comme vous et moi, que de gentils connards.

Mémère nature, pardon, mais mère nature leur a donné l'opportunité d'épanouir leur méchanceté, ils ne vont quand même pas s'en priver. Cependant, comme ces méchants connards font tout pour ne pas se rencontrer, ils cohabitent en semant la terreur dans leur entourage.

Dans leur entourage, justement, il y a les vilains connards qui ont fait allégeance aux méchants connards et qui s'arrangent, eux aussi, pour ne pas se frotter aux connards franchisés de leur propre espèce mais qui sèment la crainte dans leur entourage.

Dans l'entourage des vilains connards, nous trouvons une sous-espèce de connards, dite petits connards, qui ont fait, de leur plein gré, allégeance aux vilains connards. Les méchants connards leur étant complètement inaccessible, ils ne naviguent

pas dans les mêmes eaux.

Plus bas, dans la classification phylogénétique du connard, nous trouvons le connard proprement dit, j'allais dire le connard au sens propre. Il vit le connard, il respire le connard, il parle le connard, il sait tout du connard. C'est le plus petit commun multiple du connard.

Il est la brique élémentaire, l'atome, le $E=mc^2$ du connard, l'élément de base de l'émotion collective qui conduit au lynchage des gentils par les méchants ou des méchants par les gentils. Le détruire revient à libérer une énergie capable de renvoyer l'humanité avant la société de l'âge de pierre, à une époque où, pour survivre, un homme devait vivre dans un milieu tropical humide mais pas trop, où tous ceux qui s'étaient écartés de l'oasis crevaient de soif et tous ceux qui proliféraient trop exagérément dans le jardin d'Eden crevaient de faim.

Le connard est une vue de l'esprit, l'unité virtuelle d'une société en devenir, la mitochondrie de la cellule de l'organe de l'organisme sociétal. Pour faire court, le connard en tant qu'individu n'existe pas. C'est pourquoi traiter quelqu'un de connard ne signifie rien que de se faire plaisir en l'injuriant. Alors que « bande de connards » prend tout son sens quand vous l'avez vue à l'œuvre.

J'ai connu bien des connards et aussi bien des mitochondries. Leur point commun : leur suffisance, c'est à dire l'illusion d'être auto-suffisants, de n'exister que par leur valeur propre. Ils n'ont aucune idée de la dimension de la cellule où ils vivent douillettement. Alors ne parlons pas de l'organe et encore moins de l'organisme ni du milieu tropical humide dans lequel celui-ci végète.

La différence entre un rhinocéros laineux et une bande de connards ? Le premier n'a survécu que grâce au hasard d'une exubérance pileuse propice à la survie dans un milieu glacial. Il s'est adapté fortuitement à son environnement.

Les seconds n'ont pas attendu que les poils veuillent bien leur

pousser, ils ont adapté leur environnement en recréant autour d'eux le milieu tropical humide hors duquel ils crèveraient. Qu'ils vivent dans une fourrure d'ours, dans une isba, dans un HLM ou dans une communauté évangélique, ils vivent en fait dans un scaphandre sans en avoir conscience et tout le bordel mondial vient de là.

C'est pour cela que les connards de base, disons les mitoconnards, s'étaient foutus du bide d'Amathia devant la porte du Capitaine : ils n'avaient pas pris conscience que le « Belétron » était le scaphandre qui leur permettait de vivre, les protégeant de la terrible réalité qu'avait connu les passagers du « Jellyfish Beda ».

Comment les mitoconnards réagissent-ils quand ils ont faim ? Ils prennent leur rond de serviette et vont faire la queue au self. Ils y ont droit, c'est dans leur contrat. Ils peuvent même manifester quand la soupe n'est pas assez chaude. Quand ils ont trop chaud, ils appuient sur le bouton « on » de la clim. C'est écrit dans la Charte des Droits de l'Homme. Revendiquer leurs droits, c'est d'ailleurs la seule raison de vivre des connards en bande. Alors ne leur parlez pas de ramasser leur merde. La semer à leur guise est un acquis fondamental de la Déclaration Universelle des Droits des Mitoconnards.

Vous avez déjà vu un chien poser sa crotte sur le trottoir et patiner machinalement des pattes arrière pour l'enterrer ? Il a tout bon, il a fait ce que sa chienne de mère lui a appris : on tire la chasse en se foutant de ce que devient son étron !

Voilà, que rajouter, vous avez tout compris des connards élémentaires qui se plaignent quand leur soupe est froide, quand la cabine est trop chaude où quand personne n'a ramassé la merde qu'ils ont semée.

Mais, allez-vous me demander, sur quelle fourche, sur quelle branche, quelle branchette ou brindille vous placez-vous vous-même sur cet arbre phylogénétique des connards ?

Saperlipopette ! Mais c'est vrai ça, qui suis-je comme genre

de connard pour évaluer et hiérarchiser mes semblables ? Eh bien c'est facile, vous n'avez qu'à demander autour de moi, tout le monde vous le dira et les autres vous le confirmeront : je ne suis qu'un gentil ballot, un caillou dans la chaussure, un ballot qui rougit de honte quand il défile avec la troupe des connards, un taxon en voie de disparition, l'ultime luciole parasite avant l'extinction définitive de la Philosophie des Lumières, la dernière braise refroidie de l'Humanisme Naïf dans le sillage duquel j'ai proliféré sans en connaître la valeur. On s'est quand même bien marré, le dernier qui part, souffle la bougie en sortant et nous racontera la fin. Ça va être chaud !

Les présentations étant faites, vous savez maintenant à quoi voulait s'atteler Amathia en parlant de donner un peu de distraction et de joie de vivre aux passagers du « Belétron ».

Pour en revenir à cette dernière, ce fût au milieu d'un orchestre pesant, défilant au pas cadencé et aux coups de pied au cul, qu'elle refit son apparition parmi les passagers, les faisant sortir de leur coquille comme des bernard-l'ermite.

On vit se dresser les oreilles, se chausser les lunettes, se circonflexer les sourcils, se cogner les coudes et se presser la foule pour finalement regarder le défilé des grosses-caisses, des trompettes et des cymbales torturées par des musiciens sérieux comme des clowns tristes.

La foule, médusée, regardait la bouche ouverte, un spectacle qu'elle ne s'attendait pas à voir sur un bateau de croisière où tout partait en couille : quelque chose d'organisé, de synchronisé et qui fonctionnait au doigt et à l'œil au beurre noir. Mais quelque chose de ridicule, quand même.

Il est probable que les passagers trouvèrent la sinistre fanfare plus gaie que le cynisme superficiel et frivole de leur quotidien, il en résulta que la foule passagère se prit au jeu et se mit à frapper dans les mains pour scander la cadence pachydermique des musiciens.

– Marquez le pas... Marche !

La troupe cessa d'avancer et se mit à piétiner sur place tout en continuant à jouer et la foule ballote de se mettre à danser, que dis-je danser, à se dandiner serait plus juste.

C'est alors qu'un bout-en train quelconque, je veux dire un type accoutumé à faire rire les petits connards, les vilains connards et peut-être même, le succès aidant, les méchants connards, un histrion quelconque donc, se crut autorisé à sortir de la masse, à monter sur le podium et à singer Amathia.

En tout cas il était célèbre, c'est certain, c'est pourquoi, se croyant protégé par sa célébrité, il se sentit légitime pour en faire une caricature qui fit se tordre de rire l'assistance et lui fit perdre de vue l'essentiel : Amathia, elle-même.

En la voyant apparaître derrière lui, la foule poussa des hurlements mêlant terreur et hoquets de rire qui stimulèrent d'autant plus le petit singe, inconscient du danger qui s'approchait, comme le Sergent de Ville qui ne voit pas venir la baston de Guignol.

– Enfin la célébrité... Ça y est, je perce..., pensa-t-il, énié par le succès et inconscient de ce que l'orchestre avait cessé de jouer.

Il ne vit donc pas les cymbales s'écarter lentement jusqu'à atteindre une envergure monstrueusement menaçante. Il n'entendit que les clameurs du succès gonfler jusqu'à l'hystérie, pour exploser dans le point d'orgue d'un coup de cymbales final.

Les tympanes crevés, hurlant de douleur, le pauvre bouffon s'enfuit en titubant dans la foule hilare dans laquelle il se noya.

– J'étais sûre que vous aimeriez ça ! conclut calmement Amathia dans le silence qui s'installa et qui régna soudain.

Puis, tout à coup, les applaudissements éclatèrent et les chapeaux furent lancés en l'air. Amathia avait réussi son entrée, la foule lui était reconnaissante de l'avoir divertie et attendait la

suite. Mais, sacrebleu, où vont-ils chercher tous ces galurins ! Mais était-ce fini ?

Non, ça ne l'était point ! Putain, qu'est-ce qu'on s'marre ! Car un autre individu du genre connard mais je ne sais pas de quelle espèce, sauta sur l'estrade laissée libre par l'autre malheureux. Ce que je sais, c'est qu'il semblait être atteint d'une sorte d'humanisme vintage avec lequel il prétendait faire honte aux spectateurs pour leur comportement. Son prêche désuet commença par faire rire la foule des connards mais finit par les agacer.

Non, mais il ne va pas te nous faire la morale ! Pour kiki s'prend ce droit-de-l'hommiste ! Son discours destiné à faire reprendre à la foule un semblant de dignité et d'empathie s'enlisa dans les clameurs qu'elle scandait.

– Les cymbales ! Les cymbales ! Les cymbales...

Et comme il se tournait pour défier Amathia du regard et lui montrer que, malgré la peur qu'elle lui inspirait, sa colère indignée lui faisait lui tenir tête, il ne put qu'il ne bêt d'étonnement en voyant celle-ci s'incliner devant lui avec respect.

– Il ne faut pas leur en vouloir, expliqua-t-elle en s'adressant à lui, ils sont cons comme des supporters de foot !

Sur ce point, je ne pus que lui donner raison. Ce qui a de pire dans le foot, à part les joueurs évidemment, ce sont bien les spectateurs. N'y aurait-il que le ballon, l'arbitre de champ et les arbitres de ligne, cela n'aurait aucun intérêt mais ce serait supportable. Je réalise maintenant que le Virage Nord du Stade Vélodrome est un bel échantillon d'humanité, telle que nous la voyions se manifester sous nos yeux et que je m'efforce de vous présenter depuis un moment. Aurais-je commencé par comparer les passagers du « Belétron » à des supporters de l'OM, c'eût été plus rapide mais j'aurais pu aussi évoquer les congressistes électoraux, les fidèles de n'importe quelle religion, bref, tout ce qui est conduit par le désir d'anéantir le prochain à la première

occasion.

Mais les choses ne se conclurent pas de la manière que l'attendait bêtement la foule et la connasse, pardon, la populace en tomba sur le cul.

Ne voilà-t-il pas qu'Amathia chopait amicalement le Moraliste par l'épaule pour lui faire un aparté, ponctué par un bisou sur la joue ? Mon dieu avec un d minuscule, qu'advient-il ? Comment se peut-ce ? Quelle surprise ! Voilà mon Moraliste, à qui tout un chacun était prêt à tirer des pinces en tournant pour faire plus mal, promu Grand Officier de la Garde Amathienne !

Les rires se coincèrent dans les gosiers obscènement dilatés et plus d'un s'en étouffa, ce qui fit se réjouir Amathia, le Moraliste et la foule qui comprit enfin qu'il fallait en rire. Ah, les braves gens !

– Qui veut jouer avec nous ? hurla Amathia.

À cette question, un beuglement répondit, qu'il fallait comprendre comme une approbation.

– Vous voulez jouer avec nous ?

Nouveau beuglement...

– Allons, je n'entends rien ! Vous voulez jouer avec nous ?

Évidemment, qu'ils voulaient jouer ! Ils en faisaient pipi sur eux et n'avaient plus de voix à force de brailler qu'ils voulaient jouer.

Amathia se tourna vers les musiciens :

– Musique !

Et la revoilà en chef, menant à nouveau l'orchestre, accompagnée par les battements de mains des spectateurs. Au bout de quelques mesures elle coupa court d'un coup de baguette magistral et se retourna vers la foule :

– Vous voulez connaître les règles ?

Fermez vos gueules, elle va nous dire les règles !

– La première règle, c'est que c'est moi qui fixe les règles ! Vous, vous obéissez sans vous prendre le chou !

Sans se prendre le chou ? Enfin quelqu'un qui nous comprend ! Alors, vous voyez : ce n'était pas si compliqué de faire simple ! Clameurs d'approbation dans la foule en liesse.

– La deuxième règle, c'est que ceux qui ne sont pas contents des règles, qui chipotent leur régularité en tordant le nez, qui bavardent et travaillent du chapeau pour les critiquer et qui sèment le doute, n'ont rien à faire ici ! Je laisse à mon Grand Officier de la Garde, que vous connaîtrez dorénavant sous l'acronyme de G-O-G, toute latitude pour s'occuper de leur cas ! dit-elle en serrant contre elle le Moraliste. C'est-à-dire le G-O-G. Tout le monde suit ?

Hurlements de joie. Le G-O-G se rengorgea et rosit de bonheur.

– C'est tout pour les règles et maintenant, place au jeu !

Nouvelles mesures entraînant de l'orchestre emmené par Amathia, battements des mains de la foule, coup de baguette pour couper court. La foule est là, chauffée à blanc. Enfin il se passe quelque chose sur ce rafirot, va chercher Robert et Denise, il ne faudrait pas qu'ils manquent ça !

En effet, les Martin n'étaient pas les derniers à se réjouir de ces jeux de foules qui relevaient du bizutage dont, chose étrange, on pouvait toujours deviner qui en serait la victime.

Je n'avais pas jugé utile d'en parler jusqu'à présent car vous connaissez mon peu d'attrait pour les jeux de société qui finissent par une ronde hilare autour d'un mec à poil.

En effet, c'étaient toujours les plus ballots, les plus timides et les âmes solitaires qui se retrouvaient au centre du cercle ricanant que ce genre de tyranneaux s'employaient à faire tourner autour d'eux.

Personne, pas même moi, n'avait décelé ces pervers avant qu'ils ne trouvassent opportun de révéler leur propension à faire se tordre de rire la populace. Ce n'étaient pas des individus du genre à se faire remarquer quand tout va bien sur un bateau de croisière. En temps normal, le regard aurait trébuché sur eux

comme sur le repli d'une carquette duquel on s'éloigne en jurant contre ces bons à rien du personnel chargé du ménage. Ils avaient végété comme des spores, en mode furtif, attendant le moment propice pour faire s'épanouir toute leur perversité et ce moment était arrivé quand tout était parti en couille, après le vautrage.

Je me dois de révéler que Monsieur et Madame Martin s'étaient montrés très friands de ces improvisations burlesques et y avaient pris grand plaisir sans y voir malice.

En effet, quoi de plus anodin que de regarder barbouiller de confiture un individu préalablement prié de se foutre en maillot de bain. Personne ne prenait conscience, et les Martin moins que les autres, que les gages étaient devenus de moins en moins bon enfant et qu'ils prenaient insidieusement l'allure de bizutage, voire de châtiment.

Lorsque l'individu nouvellement confituré devenait moins conciliant et renâclait à se plier aux innovations de son tyranneau, ses protestations indignées se perdaient dans les huées de la foule et il n'y gagnait que le fait de se trouver mis au ban de la société du pont grand-touriste-cabine-luxe, ce qui amenait le pauvre bougre à résipiscence.

Après cela, personne ne mouftait plus ni ne soulignait que ces séances punitives en étaient venues à tourner au lynchage, même quand les victimes nues, barbouillées de confiture et incompréhensiblement consentantes, étaient attachés sous le soleil tropical et que leur bourreau venait à s'asseoir sur elles.

Amathia semblait avoir assisté à ces exhibitions, en avoir apprécié les méthodes et vouloir les perpétuer. Mais revenons-en au jeu.

Le jeu ! Vous connaissez la chasse au blaireau ! Vous ne connaissez pas ? Je vais vous l'expliquer. Vous commencez par sélectionner vingt-deux volontaires prêts à démontrer qu'ils méritent d'avoir été choisis.

Vous les choisissez en fonction des qualités qu'ils croient

avoir en leur certifiant qu'ils sont les meilleurs. C'est la phase la plus facile de la préparation que vous pouvez confier à votre commis de cuisine. Vous n'en reviendrez pas, c'est effarant de voir pour de vrai ce qu'un individu comme vous et moi peut s'attribuer comme traits de caractères précieux, dès que vous le flattez un peu. Le plus surprenant, c'est qu'ils connaissent tous le but du jeu mais qu'aucun d'eux ne peut concevoir d'être considéré comme un blaireau potentiel.

Vous dénervez et les apprêtez en leur faisant choisir parmi eux les deux blaireaux, en prenant garde qu'ils soient bien mûrs. Attention, la maturité est importante : elle rend le blaireau plus ferme dans sa conviction d'être le meilleur, il est donc indispensable d'orienter le choix des douze impétrants afin de leur faire éviter la solution de facilité qui consisterait à désigner des têtes de Turc.

Faites-les suer gentiment dans leur jus en prenant garde qu'il ne se crée de grumeaux ou qu'ils ne s'attachent en un bloc indigeste et incontrôlable. Pendant qu'ils mitonnent, assurez-vous que le fonds du terrain de chasse est bien défini et prêt à recevoir le plat pour lui faire révéler toute ses subtilités.

Au bout d'un certain temps, la préparation floconne et les deux blaireaux précipitent. Déglacez et réservez au frais, le temps qu'ils se remettent, afin d'éviter qu'ils ne s'affaissent. Pendant que le reste de l'appareil mitonne, dressez et servez les deux blaireaux pour les libérer, exalter l'appétit de vos invités et l'envie de voir la suite.

Une fois les deux blaireaux libérés, le reste de la préparation doit se diviser en quatre groupes de cinq individus. Soit quatre bandes de connards, ceci afin de susciter l'émulation. Cette phase prend toujours un certain temps et permet de laisser du champ aux deux blaireaux car la méthode employée pour former les camps est toujours identique : bordel, engueulades, bouderies et, parfois même, injures et coups de gifles.

Mais vos invités ne resteront pas sur leur faim et seront

bientôt prêts à lâcher les chiens. Taïaut ! Et bon appétit !

Pendant ce temps, Amathia avait perdu moins de temps que vous en avez passé à me lire et avait sélectionné ses vingt-deux candidats en appliquant les critères sus-cités.

Le moment d'élire les deux blaireaux était venu. Amathia fit rouler les tambours puis, d'un geste, demanda qu'on baissât le ton. Il fallait que tout le monde l'entendît clairement.

– Y a-t-il parmi vous des personnes qui ont déjà divorcé !

Une majorité de mains se levèrent, appartenant à des personnes de tous âges, sexes et genres.

Amathia les regarda, satisfaite. Ceux-là ne l'intéressaient pas : trop communs et trop nombreux !

– Y a-t-il parmi vous des couples qui n'ont jamais divorcé !

Alors là, forcément, ça restreint l'échantillon et, en plus, ils en sont fiers, les ballots. Ou pire, ils font de la franchise une qualité alors qu'il y a des moments où ça n'est qu'une calamité : si, à une question, la vérité veut que vous y répondiez en faisant un pas en avant au bord du précipice, il vaut mieux s'abstenir de répondre.

À choisir entre, être puni sur le champ par soi-même pour n'avoir pas menti ou, éventuellement, être puni plus tard par un autre pour l'avoir fait, je choisis la deuxième éventualité. La franchise est une qualité à user avec circonspection.

Ce ne fut pas le cas de trois couples, dont celui des Martin, qui avaient fièrement levé la main.

Sans encore savoir pourquoi, Monsieur Martin le regrettait déjà alors qu'ils étaient salués par une nuée de quolibets, de huées et de lazzis.

Quant à Madame Martin, cette sensation d'être une exception la fit se rengorger et se conforter dans ses certitudes : elle était d'une génération où le certificat d'études avait valeur d'agrégation de grammaire.

Amathia se tourna vers les trois couples exceptionnels. Elle vrilla son regard dans celui des hommes pour les sonder jusqu'au

slip :

– Vous pouvez jurer que vous n’avez jamais trompé votre épouse ?

Un des trois hommes botta en touche et répondit que ce n’était pas la question, le deuxième que la question valait aussi pour son épouse mais Monsieur Martin, lui, jura sans ciller que, sur ce point, il était irréprochable. Ce qui était vrai car, en fait, il n’avait jamais eu l’occasion de butiner d’autre fleur que celle de son épouse, ce qu’il ne jugea pas nécessaire de préciser.

– Jusqu’où prétendriez-vous être capable d’aller si la sécurité ou la sûreté de votre épouse était en jeu ?

Le premier répondit qu’il ne tenait pas à le savoir, le deuxième qu’il irait jusqu’au même point que son épouse, pas un pas de plus, et Monsieur Martin affirma qu’il avait épousé Madame Martin pour le meilleur et pour le pire, jusqu’à ce que etc... etc... Ce qui la fit se rengorger davantage car Madame Martin adorait donner des leçons de moralité et être citée en exemple.

Pour Amathia, qui en salivait déjà, les jeux étaient faits.

– ...Et les gagnants sont...

– ...Les Martin !... termina la foule qui n’avait aucune idée de ce que cela allait impliquer mais qui avait décelé dans l’exceptionnalité du couple un sujet de curiosité et une éventualité d’expériences amusantes.

– ...Et c’est parti pour la chasse aux blaireaux ! tonitrua Amathia.

Oh non, pas encore les blaireaux ! murmura Madame Martin en ravalant un sanglot.

– Sus aux Martin ! vociférait déjà la foule.

– ...la chasse aux blaireaux dont voici les règles : les Martin vont partir se cacher avec une demi-heure d’avance, pendant que vous aurez repris vos activités quotidiennes à la con. Ils peuvent aller où bon leur semble sur ce navire, ce ne sont pas les

cachettes qui manquent. Après une demi-heure, la chasse sera ouverte. Si le couple est rattrapé ensemble, Monsieur Martin sera bouffé ! Si le couple est rattrapé séparément, Madame Martin sera bouffée. En résumé, la seule chance pour Madame Martin de n'être pas bouffée, c'est de garder son petit mari auprès d'elle. Et donc la seule chance pour Monsieur Martin de ne pas être bouffé, c'est... c'est ?

– ... ?...

– Vous n'avez rien compris ? Ce n'est pas grave, c'était prévu ! La seule chance du père Martin, c'est de plaquer la mère Martin !

– Salaud ! hurla la foule, Honte à toi ! Lâche, abjecte, on va te faire une vie d'enfer !

Monsieur Martin avait pris Madame Martin par la main et ils se tenaient tout deux debout, incrédules, entre le rire nerveux et l'inquiétude au centre d'un cercle vociférant qui voulait déjà, par avance, faire la peau à Monsieur Martin, en le punissant pour n'avoir pas encore fait ce que chacun d'entre eux aurait choisi de faire. Ah, les braves gens !

– Non, non, non, gourmanda gentiment Amathia, on ne fera rien à Monsieur Martin avant de savoir comment il réagit, c'est ça le but du jeu ! Et le premier qui part en chasse ou qui touche un cheveu de sa tête avant l'heure, je le bouffe avec la mère Martin ! rugit-elle d'une voix qui fit se recroqueviller les plus délurés. Parmi les spectateurs, aucun ne doutait plus qu'elle mettrait sa menace à exécution. Les Martin, au centre de ce cercle maudit, étaient seuls au monde. Ils n'en revenaient pas qu'une personne qu'ils auraient pu côtoyer amicalement les jours précédents puisse leur faire subir de tels pervers sévices.

Partir vite, loin et profond, c'est ce que ressentait Monsieur Martin. Chose étrange, il ne venait à l'idée d'aucun que, s'ils avaient simplement refusé de jouer, le jeu se fut arrêté de lui-même dans un concert de réprobations désappointées. Mais ils

faisaient partie de ce groupe et n'en plus faire partie les exposait à un danger inconnu qu'ils imaginaient plus cruel encore.

Ils se trouvaient vers l'avant du navire, sur le pont supérieur, dans une zone destinée aux activités sportives collectives.

Monsieur Martin qui avait peu d'imagination, imagina que le plus sûr était de partir vers l'arrière, dans les parties les plus basses et solitaires du navire.

Madame Martin qui n'y connaissait rien et qui était incapable de parcourir le trajet de sa cabine vers la salle à manger sans se perdre, n'imaginait pas d'autre choix que de lui faire confiance.

Jusque-là, il avait su mener leur barque sans trop d'accrocs. Il est vrai que leur vie n'en présentait guère. Ils étaient en fait entourés de gens bienveillants en qui ils ne pouvaient que faire confiance. Que ce soit pour leur assurance, leur automobile, leurs vacances, ils faisaient confiance à leur association de consommateurs.

Mais aucun magazine ne traitait de la meilleure cachette pour ne pas être bouffé sur un navire de croisière. Alors Monsieur et Madame Martin couraient le long des coursives, déjà presque à bout de souffle, descendaient les escaliers, parcouraient les couloirs, descendaient toujours plus profond et vers l'arrière du navire.

– Attends un peu, gémit Madame Martin, j'ai un point de côté !

– Tu aurais fait un peu plus de sport avec moi, le dimanche matin... Reprocha-t-il.

– C'est sûr que je n'avais que ça à faire...

– Bon, ne commençons pas à nous faire des reproches, c'est ce qu'ils attendent, de toute évidence. Combien de temps reste-t-il.

– Je n'ai pas ma montre, je l'ai laissée dans la cabine, d'habitude tu as la tienne !

– D'habitude j'ai la mienne mais aujourd'hui je ne l'ai pas. D'habitude je m'occupe de tout mais aujourd'hui... Bon, passons ! Chut ! Écoute...

Ils étaient depuis un moment dans les parties techniques du

navire, là où les passagers, même les couples cherchant la solitude ne vont pas. Parfois ils apercevaient un technicien en cote grise disparaître au bout d'une course et s'arrêtaient pour ne pas se faire voir. Depuis un moment, ils pouvaient entendre des piétinements précipités croître puis s'éloigner dans les structures.

La chasse se rapprochait. Il n'était déjà plus temps de changer de stratégie. Ils passèrent des portes de plus en plus rarement ouvertes, de plus en plus difficiles à ouvrir, scellées par la peinture.

- Aide-moi donc au lieu de gémir ! grognait Monsieur Martin.
- Je ne peux pas, c'est trop dur et je n'aime pas quand tu me parles comme ça ! pleurnichait-elle de plus en plus souvent.

Ils étaient arrivés dans une sorte de cathédrale sombre et bourdonnante à l'arrière du navire. Aucune porte ne s'offrait plus à eux. S'ils restaient là, ils étaient faits. On aurait vite fait de les rabattre et de les faire sortir de derrière les machines. Par-dessus le grondement mécanique, une trompe de chasse lointaine résonnait dans les coursives métalliques et se rapprochaient inexorablement. Ils purent même distinguer les taïauts lointains d'Amathia qui excitait ses meutes.

Dans leur panique, Monsieur Martin distingua une sorte de trappe de visite qui s'ouvrait avec un volant, dans ce qui devait être la coque intérieure du navire, à trois mètres du sol.

- Là, s'écria-t-il, il faut atteindre cette porte !
- Je ne peux pas, pleurnicha-t-elle, pars, sauve-toi ! Laisse-moi...
- Mais bouge-toi, nom d'un chien ! Tu veux me faire passer pour un couard ? Dis-le, si c'est ça que tu veux ! Mais il fallait me le dire tout de suite, je ne me serais pas fatigué à te traîner comme un sac ! Tu m'encombres, tu comprends ça ? Tu m'encombres et tu m'as toujours encombré ! Non je ne t'ai jamais trompée et comment j'aurais pu ? Cinq minutes de retard

et c'était la tournée des hôpitaux, le plan ORSEC et tout le toutim. Tu m'encombres, tu me pèses et tu voudrais te débarrasser de moi pour que je passe pour un lâche ?

Tout en gueulant, Monsieur Martin avait fébrilement fouillé les armoires métalliques. Il revint triomphant brandissant une échelle pliable en aluminium qu'il posa contre la paroi. Mais était-il encore temps ? Les hurlements de la meute se rapprochaient, de toute évidence.

Il plaqua l'échelle contre la paroi. Il manquait un bon mètre pour atteindre le bas de la porte mais Monsieur Martin réussit néanmoins à faire tourner le volant et à l'ouvrir, au risque de se foutre la gueule par terre. Il enjamba le seuil, s'engageant à mi-corps dans la béance obscure, graisseuse et puante.

– Monte donc ! Cria-t-il, ne reste pas plantée là !

– Mais je vais tomber !

– Tu ne vas pas tomber, un peu de courage pour une fois ! Je t'attrape la main !

Madame Martin grimpa les échelons, faisant vaciller l'échelle de ses sanglots.

– Maîtrise-toi donc ! Tu veux nous faire prendre ? Quelle maladroite !

Il avait chopé Madame Martin par un bras quand une voix leur demanda :

– Vous ne voulez pas un coup de main ?

Madame Martin poussa un hurlement, ses pieds ripèrent sur le dernier échelon, son mari lui saisit le bras qui glissa entre ses mains pleines de graisse. L'échelle aurait basculé et Madame Martin se serait abattue deux mètres plus bas sur l'échelle renversée si une main ferme, celle de la voix, ne l'avait stabilisée.

– Oh merde ! gémit Monsieur Martin, On est cuit !

Puis inconscient de ce qu'il faisait, il referma la porte, la verrouilla et s'enferma dans l'enfer de la double coque en se demandant si cela comptait vraiment pour de bon.

Quant à Madame Martin, elle regarda vers le bas en faisant pipi sous elle, pour découvrir l'être qui allait sceller son destin.

– Nyan-Nyan ?